# LE BONHEUR

Plan

***********************

I. Tentative de définition du bonheur. ..... 2
II. Bonheur et morale : le bonheur comme Bien souverain. ..... 5
III. « Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?... » ..... 8
IV. Conclusion : la liberté comme fondement du bonheur. ..... 12

***********************

*« Le bonheur est un état trop constant, et l'homme est un être trop muable pour que l'un convienne à l'autre. »*
Rousseau, Ebauche des *Rêveries du promeneur solitaire*

Le bonheur, étymologiquement : bonne chance, **état de satisfaction complète et de plénitude**, est distinct du **plaisir**, bien-être agréable essentiellement d'ordre sensible. Si le premier correspond à un complet repos et se donne comme l'éternité même, le second appartient à l'ordre du temps : c'est un mouvement et un dynamisme que l'imagination et la mémoire amplifient et prolongent.
Mais le bonheur se distingue aussi de la **joie.** Alors que le plaisir est fragmentaire, la joie est un état affectif global et total, elle représente un passage d'une perfection moindre à une perfection supérieure. Or le bonheur n'est précisément pas un passage :la joie est dynamique alors que le bonheur est statique.

Or si l'on remonte à la définition même du bonheur, on s'aperçoit que ce terme est dérivé du latin «*augurium* », qui signifie «chance», «augure». Le bonheur ne dépendrait donc que du hasard, de la chance, se réfléchissant ainsi dans une sorte de fatalité. Il serait quelque chose qui arrive, comme le malheur d'ailleurs, qui nous échoit sans qu'on s'y attende. Mais il est du même coup précaire, et échappe à toute tentative de maîtrise : voilà bien une problématique essentielle de la conception de bonheur, et qui n'a cessé d'être discutée par les philosophes, depuis l'antiquité, jusqu'à nos jours. Car le bonheur est souvent défini, comme on l'a vu, en opposition au plaisir ou à la joie, par cela même qu'il est un état durable de satisfaction : dès lors, comment s'assurer la maîtrise du bonheur s'il ne dépend pas de nous ?

D'autre part, le mot « bonheur » n'est pas sans rappeler l'idée d'un « bien », contenu dans la racine même du mot. Mais de quelle nature est ce bien ? S'agit-il de l'agréable ou du bien moral ? Le bonheur est-il le bien suprême, c'est-à-dire la fin suprême à laquelle toutes les autres fins sont subordonnées, ou faut-il voir dans l'idée de bien la nécessaire présence de la vertu morale ?

Avant d'examiner ces questions, il convient de définir précisément ce qu'est le bonheur, et de le distinguer notamment de nombre de termes qui, s'ils n'en sont pas tout à fait des


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.



synonymes, s'en rapprochent néanmoins. Car tous les hommes appellent bonheur ce qu'ils désirent absolument, mais tous ne désirent pas les mêmes choses. De là, sans doute, une difficulté majeure à définir précisément ce qu'il est.

## *I. Tentative de définition du bonheur.*

Le bonheur est une aspiration commune à tous. Ceci posé, et dès qu'on cherche à le définir, **le bonheur apparaît comme une notion complexe, dont les éléments peuvent même sembler contradictoires**. Le bonheur, tout d'abord, est un accord. Il implique une harmonie, une unité entre les valeurs de l'homme et l'ordre du monde et des choses. Pour qu'il y ait bonheur, ne faut-il pas que s'opère en effet une rencontre entre les choix et les valeurs de l'être humain, d'une part, et l'ordre universel d'autre part ? Le bonheur est bien cette harmonie entre les deux ordres, unité que l'on retrouve dans les philosophies classiques du bonheur. Mais le bonheur peut difficilement faire l'objet d'une définition, dans la mesure où il comporte des éléments empiriques liés à la subjectivité et à la sensibilité de chacun.

### I.1. Bonheur et plaisir.

« ***Souffrir ou être malheureux, ce n'est pas la même chose ; jouir ou être heureux, ce n'est pas non plus une même chose***. » (Senancour, *Oberman*, lettre XVIII)

Le bonheur se distingue d'abord du plaisir, même s'il partage avec celui-ci de nombreux points communs. D'une part, le plaisir est essentiellement éphémère et ne peut être confondu pour cette raison avec le bonheur. Mais il y a plus : si le plaisir est l'agréable, s'il est « bon », il n'a pas la dignité du bien, tout au plus en est-il l'accompagnement.
Le plaisir se définit lui comme la «satisfaction physique ou morale d'un besoin », il est éphémère, recrée un manque à peine après avoir été comblé ; le bonheur n'est pas un état passager, car pour qu'il ne soit plus une illusion, il faut nécessairement le lier à quelque chose de durable dans l'espace et le temps.
L'un dit qu'il «faut avoir tous les désirs, pouvoir les satisfaire, y trouver du plaisir; en cela consiste le bonheur» , l'autre que «le bonheur est la satisfaction de toutes nos inclinations, tant en extension, c'est-à-dire en multiplicité, qu'en intensité, c'est-à-dire en degré et en durée» . Mais si tel est le cas, alors force est d'admettre que le bonheur général n'est autre que la somme des bonheurs individuels. Sans doute est-ce utopique de penser en ces termes. Cela reviendrait en effet à additionner le divers, la multiplicité des bonheurs divergents, voire contradictoires, afin d'obtenir un bonheur unique, identique pour tous, et par suite universel. Il présente bien néanmoins une affinité avec le plaisir, dans la mesure où il existe tout entier ou n'existe pas. Ils sont tous deux satisfaction et non processus :ils n'ont pas à attendre du moment suivant une perfection qu'ils n'avaient pas au moment précédent. Comme le rappelle Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque*, « *telle semble bien être la nature du plaisir : il est en effet un tout, et on ne saurait à aucun moment appréhender un*


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

*plaisir dont la prolongation dans le temps conduirait la forme à sa perfection. (…) le plaisir est au nombre de ces choses qui sont des touts parfaits*». Mais si le bonheur se distingue bien du plaisir par son exigence de plénitude et de totalité, il n'est pas non plus désir.

### I.2. Bonheur et désir.

> « ***Le bonheur n'est pas quelque chose que l'on poursuit, mais quelque chose que l'on a*** », (Alain, *Eléments de philosophie*, V, 1)

Tout homme veut être heureux, et cela suffit peut-être à définir, au moins provisoirement, le bonheur: il est ce que chacun désire, non en vue d'une autre chose (comme on désire l'argent pour le luxe ou le luxe pour le plaisir) mais pour lui-même, et sans qu'il soit besoin – ni, d'ailleurs, possible – d'en justifier la valeur ou l'utilité. Le bonheur est désirable, montrait Aristote, suprêmement désirable, et c'est ce qui le définit. Mais qu'est-ce que le désir? Platon, dans *Le Banquet*, avait déjà répondu. **Le désir est *manque*** : «*Celui qui désire une chose qui lui manque et ne désire pas ce qui ne lui manque pas*.» Comment désirer être grand ou fort quand on l'est déjà? Tout au plus peut-on désirer être *plus grand* ou *plus fort* – ce qui n'est pas. On objectera qu'on peut, étant en bonne santé, désirer la santé, étant riche, désirer la richesse. Mais Platon répond qu'on veut alors «jouir de ces biens pour l'avenir aussi»: on désire, non la santé ou la richesse qu'on a, mais leur continuation, que l'on n'a pas. Tout désir, par conséquent, est d'absence: «*Ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque, voilà les objets du désir et de l'amour*» (*Le Banquet*, 200, a-e).
Quel rapport avec le bonheur? Celui-ci: parce que le désir est manque, et dans la mesure où il est manque, **le bonheur, nécessairement, est manqué**. C'est pourquoi Calliclès, quoi qu'il en dise, ne sera jamais heureux (*Gorgias*, 491 sq.), ni personne dans ce monde.
Si le désir est manque, je manque toujours de ce que je désire, et que le manque est une souffrance, néanmoins je ne désire jamais ce que j'ai. Tantôt, donc, je désire ce que je n'ai pas, et j'en souffre; tantôt j'ai ce que je désire et dès lors je ne désire plus. De là la tristesse, pour l'enfant, des après-midi de Noël, quand le jouet tant rêvé, en son absence, échoue, puisqu'il est là, à maintenir vivace le désir qui le visait. De là aussi la tristesse des amants, quand la présence tant souhaitée de l'autre triomphe du désir que, en son absence, ils en avaient...
On désire ce qu'on n'a pas, donc on ne désire plus ce qu'on a – qu'on désirera à nouveau si on le perd. Souffrance du manque, indifférence de la possession... La vue ferait le bonheur de l'aveugle parce qu'elle lui manque, mais échoue à faire le nôtre, nous qui voyons. Le piège est terrible où nous sommes enfermés: la vue ne pourrait rendre heureux que des aveugles, et l'amour, comme passion, que des amants malheureux…

### I.3. Le bonheur contre le désir et la liberté.

Le désir de bonheur semble bien en lui-même contradictoire. En effet, le désir n'est pas le besoin, simple exigence objective de la nature, manque à combler qui ne se connaît pas comme tel. Le désir lui n'existe pas sans la conscience :il est la représentation d'un objet


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.



appréhendé comme faisant défaut ; le désir est ainsi représentation non seulement de l'objet mais aussi de sa négation, de son absence.
Paradoxalement, l'idée de bonheur est contradictoire avec la dynamique du désir : il est en effet pensé comme l'extinction absolue du désir. **Désirer le bonheur, c'est désirer la mort du désir**. Au fond, tout se passe comme si le bonheur n'avait de consistance que pour autant qu'il reste imaginaire et visé dans un horizon qui transcende le présent. L'amour courtois a bien compris cela qui situe le bonheur dans la mort des amants. **Seule l'espérance de bonheur peut rendre heureux** : le bonheur éprouvé n'a rien de l'absoluité du bonheur désiré. Le bonheur vaudrait ainsi plus par sa représentation que par lui-même : il exprimerait la vérité du désir en général comme insatisfaction, refus du relatif. Le bonheur conduit donc au désespoir comme désillusion et désenchantement parce qu'il est par excellence l'inaccessible ; mais d'autre part, il se nourrit en lui-même de « dés-espoir » puisque, en lui, il n'y a plus rien à espérer.
Ainsi, l'image du bonheur considéré en lui-même, indépendamment du désir dont il fait l'objet, donne-t-elle souvent lieu à des tableaux idylliques, bergers d'Arcadie et autres robinsonnades. **Le bonheur est alors essentiellement incompatible avec la liberté**. Le domaine de la liberté, ou sa condition de possibilité, est le choix : avoir le choix pour faire un choix ; être face à des possibles pour en sélectionner un, le rendant ainsi nécessaire par l'acte même de volonté. Or, dans la situation idéale du bonheur, il n'y a rien de tel. L'homme heureux ne s'éprouve pas comme tendu vers ce qu'il n'est pas : il jouit de ce qu'il est ; il n'anticipe pas, la crainte même de perdre son état ne le travaille pas, sinon il ne serait pas heureux. Il ne se saisit pas comme chargé d'une responsabilité ou d'une exigence, comme ayant à choisir. **Le mythe de l'âge d'or** répond à cette vision : la paix du bonheur sans nuages, sans la moindre ombre au tableau.
L'étymologie du mot bonheur se laisse alors mieux comprendre. Le bonheur comme déformation de *bonum augurium* arrive sans effort. Etre heureux, c'est avoir la chance que les évènements se montrent favorables. Le bonheur est alors dissocié à la fois de la vertu (le bon est malheureux tandis que le méchant jouit d'un bonheur insolent), et de l'action de volonté (je ne peux pas me rendre heureux par moi-même, de même que je ne peux pas commander le temps qu'il fait). La vie heureuse ne fait l'objet d'aucun effort de liberté… tout au plus peut-on porter un porte-bonheur…L'imbécile heureux ne serait donc pas un cas particulier, les deux termes s'équivalent ; seul l'imbécile peut être heureux parce qu'il a le secret du bonheur : la limitation à la pure immédiateté, l'impossibilité de toute inquiétude, l'exclusion de la liberté.
L'analyse philosophique du bonheur aura donc eu pour tâche primordiale d'être une critique du bonheur :il s'agit là d'un devoir de lucidité ; refuser l'arbitraire de la chance et la facilité de la perfection éprouvée et non réfléchie.

### I.4. Bonheur et béatitude.

Quelle différence alors entre la béatitude, qui est le bonheur des sages et dont la tradition philosophique semble bien faire un absolu, et ce que nous appelons la félicité? Il s'agit, dans les deux cas, d'absolus, si l'on veut, en ceci qu'ils ne peuvent être augmentés.
Mais l'absolu de la félicité est un absolu quantitatif (c'est un *maximum*, comme dit Kant, de bien-être ou de plaisirs), notion contradictoire et impossible à vivre, alors que la béatitude


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.